

Montagne défaite

Olivier de Sépibus

Montagne défaite

Exposition
Olivier de Sépibus
Jardin du musée de
l'Ancien Évêché à
Grenoble
21 décembre 2017
→ 20 mars 2018

Olivier de Sépibus est plasticien et apiculteur

Ce titre, « Montagne défaite », affirme que la montagne se défait de quelque chose, mais exprime aussi mon rapport à la montagne. Un rapport de défaite. Ce travail traite de la transformation de la haute montagne alpine. Les célèbres glaciers, les neiges dites éternelles sont en train de descendre du paradis où elles étaient installées. Voilà pour le constat. Je cherche par ce travail à redéfinir une manière de photographier, de représenter cette réalité en mouvement de la haute montagne en retravaillant son échelle. Car j'ai l'impression qu'aujourd'hui cette question d'échelle est très perturbée. La haute montagne symbolisait lorsque j'étais enfant le lieu du sauvage, de la nature hostile dans laquelle l'homme était héroïque parce qu'il arrivait à surmonter toutes les épreuves. Jusqu'à l'alpinisme des années 1960-1970, il était assez fréquent que des alpinistes perdent un copain en montagne. C'était une règle à laquelle il fallait se soumettre pour faire des « premières » dont les limites étaient sans cesse repoussées. Un des héros le plus incroyable et pugnace fut certainement Walter Bonatti. L'homme donnait l'échelle à l'immensité, ou en tout cas c'était autour de l'homme que s'organisait l'espace de la montagne. Conquête, celle-ci devenait un socle, un piédestal. Mais ce monde a disparu sans que nous en ayons pleinement pris conscience.

C'est cette réalité imaginaire des Alpes qui m'intéresse. Que s'est-il passé pendant cinq cents ans pour que les artistes, les explorateurs, les conquérants, les alpinistes, à travers les récits, les peintures, puis les photographies, transforment ce territoire pays affreux comme le désignait Montesquieu, en un paysage où beauté et pureté donnent tant envie, et que ces espaces soient devenus si désirables? Aujourd'hui, cet espace de l'imaginaire alpin est en train de se transformer. Ainsi, les cartes postales de haute montagne qui continuent d'être vendues datent des années 1980. Car les glaciers des Écrins, par exemple, ont perdu cette masse attractive et ne correspondent plus à une certaine image emblématique. Un corpus d'images obsolète circule, mais qui ne représente plus la réalité. La catastrophe n'est pas seulement physique, elle est aussi esthétique. Au sens où catastrophe, en grec kata, c'est « tomber » et strophe c'est « tourner », c'est donc une chute en spirale. Mon impression, c'est que par rapport à cet imaginaire qui a été tellement puissant, il est aujourd'hui difficile d'accompagner cette transformation et d'inventer une esthétique adaptée à cette nouvelle réalité. Alors oui, la transformation devient catastrophique et dangereuse parce qu'il y a un vide des représentations. Quand je vais en montagne, c'est vraiment déchirant de voir de quelle manière les alpinistes, les gardiens de refuge, tout le monde pleure cette disparition. C'est terrible. C'est parce qu'on n'a pas de représentation de rechange. Donc le paysage n'est pas fixe, il se transforme à une vitesse rapide et je documente ce mouvement. Est-ce que ce glacier a toujours quelque chose à me dire? Et si c'est le cas, est-ce que moi je peux en dire quelque chose d'actualisé?

Notre conception de la nature est touchée « à son cœur » parce que nous portons toujours une conception de la nature datant du XIX^e siècle. On croyait à cette époque que la nature était stable, c'était le camp des fixistes (qui ont combattu les Lamark, puis Darwin avec acharnement). Un siècle et demi plus tard, la science a prouvé que les fixistes se trompaient fondamentalement, mais leur conception d'une nature stable et immuable demeure dominante dans nos mentalités. D'ailleurs on parle aujourd'hui de « transition », ce qui est un stigmate de cette vieille conception. Il n'y a pas de transition. On est en chemin, mais on ne vient pas d'un état stable pour retrouver un autre état stable, ce que suppose le terme de « transition ». La vie est une instabilité permanente qui fait que l'on est moins dans un état de transition que de transformation continue. Ce qui est assez caractéristique dans la représentation de la montagne, c'est qu'elle nous a imprégnés d'une sorte de stabilité qui était réconfortante finalement, nous aidait à vivre.

